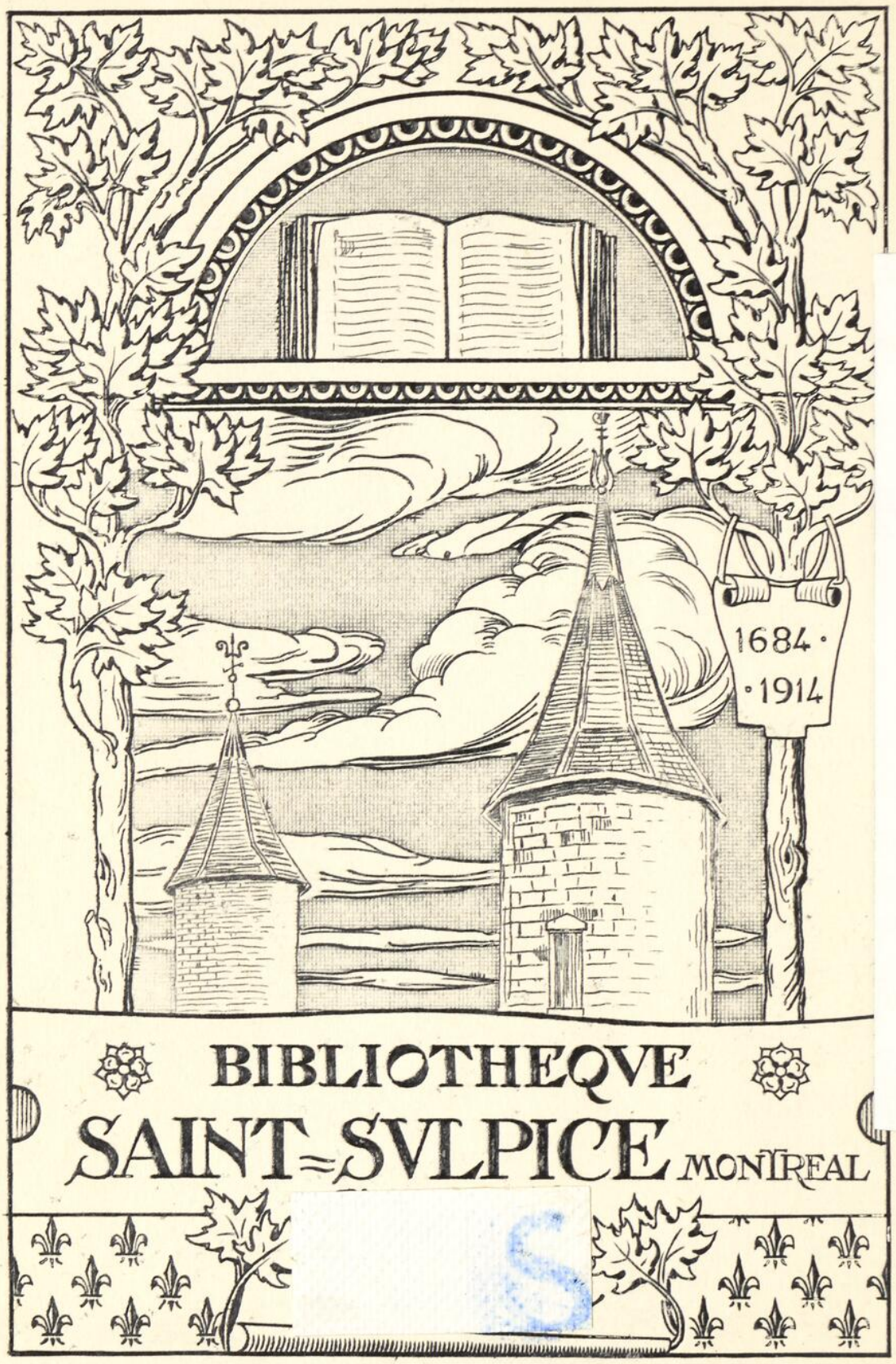
32


1684 ·
·1914
BIBLIOTHEQVE
SAINT-SVLPICE MONTREAL

EMILE CODERRE

Les Signes sur le Sable

POÉSIES

PRÉFACE
d'Alphonse Desilets

S 841.99
C648 ss

as
80

Les Signes sur le Sable

69101

IL A ETE TIRE

DE CET OUVRAGE :

200 exemplaires, numérotés de 1 à 200 sur Byronic superfin, teinte froment, avec portrait et paraphe de l'auteur; 800 exemplaires de tirage régulier, sur Offset, simili-parchemin blanc.

EMILE CODERRE

LES SIGNES SUR LE SABLE

POÉSIES

PREFACE
D'ALPHONSE DESILETS

"Je ne sais pas si je suis poète, je chante"....

(*Fernand Gregh.*)

BIBLIOTHÈQUE SAINT-SULPICE

CHEZ L'AUTEUR
MONTREAL
1922

PS
9527
A6 S54
1922

B. O. R.
NO. 7500

A MA FEMME BIEN-AIMÉE

ces humbles vers sont dédiés.

E. C.

PREFACE

EN livrant à la publication le manuscrit du présent recueil, monsieur Emile Coderre a cédé aux instances de la plus puissante inspiratrice et du plus fervent de ses amis. Je n'aurai pas eu seul la joie d'avoir vaincu les scrupules de sa modestie. C'est, encore une fois, au prestige éternel de l'amour que nous devrons de connaître les chansons que modulait un jeune poète.

Ce livre est un hommage aux bienfaits de la Solitude, à la gloire du Rêve et à la douceur de l'Amour. Celui qui l'a fait a marché seul dans la vie pendant près de vingt ans. Il a rêvé comme on rêve quand on est poète. Et l'amour est venu qu'il ne l'attendait plus.....

ꕥ ꕥ

Qui ne s'est pas laissé griser par la magie mystérieuse du silence, un soir, en cheminant sur quelque plage déserte? Qui n'a pas éprouvé, en face de la nature, la volupté de se sentir plus grand et de monter, avec le rêve, vers des horizons infinis? Le coeur se dilate, l'esprit s'embrase, les yeux se mouillent et du fond de l'âme un cri veut s'échapper.

On marche au gré de la pensée. Les pas s'impriment dans les sables du rivage. La vague qui s'amincit échappe, en déferlant, ses franges argentées au bord des empreintes légères. On s'arrête un instant. Des signes se dessinent dans la silice mouvante. Deux mots s'écrivent: "Je t'aime."

Celui qui passera, le lendemain, sur cette grève ne devinera point la brève légende que le rêve a tracée, au crépuscule solitaire, sous la dictée de l'amour..... L'auteur des "Signes sur le Sable" a trouvé dans un tel souvenir le beau symbole dont il revêt son premier recueil de vers.

ꕥ ꕥ

Ce n'est pas faire injure à monsieur Emile Coderre que de lui rappeler sa ressemblance avec ses maîtres. Je ne suis pas bien sur que ce poète tout jeune encore n'aît pas appris intégralement Albert Samain, André Rivoire, Edmond Rostand, Georges Rodenbach et Paul

Verlaine. Si vous avez goûté "Au Jardin de l'Infante", "Le Chemin de l'Oubli", "les Musardises", "Les Visages de la Vie" et "Sagesse", vous aimerez, je le sais, "Les Signes sur le Sable".

L'auteur a voulu rendre, en des poèmes de courte haleine, des impressions quelquefois fugitives et plus souvent gravées au fond de son âme délicate et raffinée. Aussi, éprouvera-t-on à la lecture de ces pages tantôt comme un frisson d'ailes qui vous effleure, tantôt une émotion sereine qui fait perler des larmes au bord de la paupière. Monsieur Emile Coderre est un méditatif. Il n'avait pas vingt ans que, sous l'habit de collégiens, nous allions muser ensemble sous les chemins couverts et le long des rivages du cher pays de Nicolet. Aujourd'hui, si un peu de chimère et de mélancolie embrume sa pensée, par contre toute la musique et tout le soleil d'une âme encore neuve animent ses beaux vers d'harmonie berceuse et de rayonnante fraîcheur.

Nous aurions mauvaise grâce à vouloir avancer que tous les vers de ce poète ont été conçus sans péché. S'il en est d'un peu ternes à côté de fort beaux nous n'en avons pas trouvés de vraiment misérables. Toutes les strophes sont jolies. Une originalité bien mesurée donne à chaque pièce son attrait particulier.

Ici on trouve de la vie, du mouvement, de l'action; là c'est de la passion, du désespoir et de la lutte. Le caprice et le rêve font place à la philosophie et à la réalité. Un idéal d'amour, le plus profondément humain, hante l'inspiration du poète. Et comme rien n'est aussi tourmenté que notre coeur de chair, la chanson du bel amant s'harmonise au gré de l'heure, douce, calme et riante, ou inquiète, anxieuse et attristée.

C'est la "vox humana" qui vibre dans ces pipeaux. C'est la voix de toutes les âmes traduite par des accents qui vont aux âmes. Il y a quelques cents ans, le poète Emile Coderre eût été ce troubadour, ce "vagabond mélodieux" d'Henri Murger, qui souriait au bon-

heur des autres ou qui éclatait en sanglots avec les malheureux. N'est-ce pas là la mission même la plus sublime du poète ?

Si l'auteur des "Signes sur le Sable" a su comprendre que "faire de beaux vers c'est prier Dieu", il voudra ciseler davantage ses joyaux. Par là il saura s'élever vers la perfection à laquelle il aspire. Monsieur Emile Coderre est un patient, un laborieux. Il aime son art de toutes les forces de son esprit. Il continuera de s'y donner avec ardeur comme s'il fallait de son oeuvre n'être jamais satisfait. Car, nous rappelle l'auteur de "Chantecler" :

"Versailles ne devint un chef-d'oeuvre éclatant
"Que parceque le Roi n'en fut jamais content !"

La primeur, que nous avons plaisir à présenter aux amants de la poésie, fait déjà grand honneur aux Lettres canadiennes-françaises. Pour nous, c'est presque avec reconnaissance que nous avons consenti à porter ce premier-né sur les fonts baptismaux de la gloire.

Alphonse DESILETS.

Québec, mai 1922.

Liminaire

J'ai fait des signes sur le sable
Au bord du rivage mouvant :
Mais comme tout est périssable,
Il se sont effacés au vent.

C'était l'heure où le ciel s'irise,
Le soir tombait..... Petite, en vain,
Pour les préserver de la brise,
Tu fis un rempart de tes mains.....

J'écris des signes sur le sable
Au bord du rivage mouvant.....

I

SOLITAIRE AU BORD DE LA GRÈVE

Solitaire au bord de la grève
J'écris sur le sable mouvant
Des mots qui traduisent mon rêve,
Des mots qu'emportera le vent.

E. C.

Départ

VERS le pays du Rêve, il partit un matin,
Mon navire d'argent aux voiles de satin,
Emportant mes espoirs sur les mers enchantées.
Les vagues d'émeraude aux crêtes argentées,
Caressantes, venaient se briser sur ses flancs.
Le vent parlait d'amour et d'ivresse en soufflant.
Le soleil montait rouge à l'orient en flammes,
Et le ciel était pur comme un regard de femme.

Comme un vain souvenir s'effaçant dans l'oubli,
La terre disparut à l'horizon pâli .
Semblant descendre au loin sur l'infini des vagues,
Le ciel s'unit aux flots en une ligne vague,
Et je me trouvai seul sur mon navire errant,
Seul sur la mer sans fin aux longs flots murmurants,
Seul sur mon seul esquif voguant toujours, sans trève,
Seul avec mes espoirs vers le pays du Rêve.....

Idéal stoïque

TU souffres, pauvre coeur ! tu saignes
D'avoir déjà trop espéré !
Fuis donc les vains mots qu'on enseigne
Et ne te laisse plus leurrer !

Sans espérer, rêve quand même,
Poursuis ton idéal hautain,
Aspire à la beauté suprême
Tout en sachant ton effort vain.

Sois grand. Drapé dans ta souffrance
Accepte noblement ton sort ;
Sans avoir besoin d'espérance
Redresse-toi toujours plus fort.

Lutte tous les jours de ta vie.
Plus, quand viendra ton dernier soir,
Que ta grande âme inassouvie
Se tourne vers l'ultime Espoir !

Idéal de poète

SI dans ton coeur chante un poème,
Fais-le jaillir tout frémissant ;
Qu'il soit le plus pur de toi-même
Ecrit du meilleur de ton sang.

Afin que ton âme s'épanche
Dans le fier poème rêvé,
Pleure devant la page blanche,
Devant le vers inachevé.....

Il faut que tout ton être vibre
Comme une grande lyre d'or,
Qu'on sente gémir chaque fibre
Sous la torture qui la mord !

Mais, le grand poème de flamme
Qui rendrait ton rêve hardi
Restera toujours dans ton âme
Et tu mourras sans l'avoir dit.

Mourir, oh! mourir dans l'extase !
Que ce soit ton rêve toujours !
Mourir en écrivant la phrase
Qui finirait ton chant d'amour !

La route de la vie

LA route de la vie est la route des ronces
Où nous marchons sans fin, meurtris à chaque pas ;
C'est la route qui mène au but qu'on ne voit pas
Et qui vers l'avenir implacable s'enfonce.

Mais, puisqu'il faut marcher, marcher jusqu'au grand soir,
Malgré nos corps lassés et nos âmes qui saignent,
Soyons les grands, les forts, les nobles qui dédaignent
Les prétendus plaisirs et les ombres d'espoir.

Restons les songe-creux, les fous, les solitaires,
Ceux que maudit la foule, et qu'on raille en passant ;
Fuyons le monde vil au masque grimaçant
Qui va, sans idéal, les yeux rivés à terre.

Et puisque la souffrance est l'éternelle loi,
Ayons notre bonheur à nous seuls dans nos âmes.
Allons notre chemin loin de ceux qu'on acclame,
Pauvres commes un poète et fiers comme des rois !

Invocation au printemps

COMME le dieu puissant qui peut dorer nos jours,
O Printemps! je t'invoque et mon âme t'appelle !
Printemps! saison d'espoir, d'ivresse, de retour.
Daigne verser en nous l'espérance nouvelle.

Chaque arbre défeuillé se tord en gémissant,
Le pré voudrait de l'herbe, et le rosier, des roses :
Ecoute de partout monter l'appel pressant
De la nature entière endeuillée et morose....

Laisse ton soleil blond verser jusqu'en nos coeurs
Le bonheur du présent, l'oubli des jours de givre;
Donne aux humains la joie, à la terre les fleurs,
Et nous te bénirons dans la gloire de vivre !

Les beaux jours vont renaître aux appels de ta voix ;
Les bourgeons pour éclore attendent ton sourire ;
Tu n'as qu'à faire un geste et les oiseaux des bois
Lanceront vers le ciel leurs trilles en délire !

Les vieilles maisons

LES vieilles maisons qu'on n'habite plus
Dorment en silence à l'écart des routes,
Penchant vers la mort leurs vieux toits pointus,
Comme des vieillards dont le dos se voûte...

Sur l'horizon bleu se découpe en gris
L'étrange profil de leurs murs de pierre
Entre les massifs d'arbres rabougris
Et la frondaison verte des lierres....

Les vieilles maisons.... Elles sont en deuil !
Même délaissé du gueux qui chemine
Le sentier perdu qui mène à leur seuil
N'est plus qu'un fourré de ronces, d'épines...

... ...
... ...

Comme les maisons aux vieux toits pointus
Meurent lentement d'être délaissées,
Les vieux souvenirs qu'on n'évoque plus
Tombent dans l'oubli des heures passées.

Le coffret

DANS un coffret d'argent pieusement j'ai mis
Tous mes bijoux anciens, souvenirs d'un autre âge,
Vestiges d'un passé pour toujours endormi
Qui me furent légués comme un saint héritage.

Fines bagues, colliers, épingles, chaînes d'or,
Montres à remontoir aux formes surannées,
Aigrettes, bracelets, chaque vieux bijou dort
Dans l'ombre du coffret et l'oubli des années.

Parfois, je me demande en les voyant si vieux,
Quelle histoire d'amour, de joie ou de tristesse,
Quelle légende enfin s'attache à chacun d'eux
Et quel fut leur secret de peine ou d'allégresse.

Ce fin médaillon d'or incrusté d'émail noir
Où dorment des cheveux d'une blondeur si pâle
Fut-il le talisman que baisèrent un soir
Les lèvres d'un mourant râlant son dernier râle ?

Mais l'âme des bijoux garde jalousement
Le secret des aïeux qu'a repris la grande ombre.
Ils dorment tous, rubis, perles et diamants
Dans la nuit du coffret aux plis de velours sombre.

Hélas! mon coeur ressemble aux bijoux du coffret !
Je sais qu'il garde en lui des souvenirs moroses,
Des gaîtés et des deuils, sans livrer leur secret,
Et je pleure ou je ris sans en savoir la cause.

Alors, pourquoi vouloir, vieux bijoux, vieux émaux,
Demander à vos ors, à vos légendes vagues,
Quels furent vos bonheurs, vos tristesses, vos maux,
Vieux colliers, vieux rubis, vieux anneaux, vieilles bagues ?

L'orgue de Barbarie

"Oh ! je t'aime, viel air, qu'on
traine dans les rues ! "
(Jean Richepin)

DANS la rue, un joueur d'orgue s'est arrêté;
C'est un vieux mendiant, et sa main qui tremblotte
Tourne la manivelle en triturant les notes
D'un vieil air d'opéra cent mille fois chanté.

Il regarde un à un, sombres, mélancoliques,
Les passants qui s'en vont en détournant les yeux.
L'orgue joue en grinçant: "Eléonore, adieu !"
Puis, le vieillard s'éloigne en traînant sa musique.

Le voilà qui s'installe à quelques pas plus loin.
L'orgue gémit encor la chanson du "Trouvère",
Et le joueur attend, musicien de misère,
Qu'on lui jette les sous dont il a tant besoin.

..."Eléonore, Adieu"! La vieille main débile
Se crispe, ankylosée à force de souffrir...
L'orgue pleure toujours: "Je vais bientôt mourir" !
Mais personne ne jette un sou dans la sébile—

Tandis qu'on s'enfuyait aux notes du vieil air,
Délaissant le joueur et sa "boîte à musique",
Moi, je le comparais, (l'idée est fantastique)
A nous les inconnus, à nous, faiseurs de vers.
Mendiants nous aussi, nous errons dans la vie
En jetant aux passants la chanson de nos coeurs;
La foule nous écoute avec un air moqueur,
Puis s'en va, dédaignant nos musiques ravies.

...Ne chantons plus l'Amour! Quel ennuyeux refrain!
Voilà bien des mille ans que ce duo se chante !
Nous sommes les derniers qu'un si vieil air enchante,
On rit de nous déjà: que serait-ce demain ?

Votre époque est passée, O Laure! O Béatrice!
On se moque de vous, Pétrarque, Alligheri !
Et les seules chansons dont personne ne rit
Sont celles du plaisir, de l'or, des bénéfices,—

...A quoi bon plaisanter, mon rire sonne faux !
En ce monde où l'argent est le dieu qu'on proclame.
Frères, chantons encor la chanson de nos âmes,
Méprisés si l'on veut, mendiants s'il le faut !

Première neige

Pour oncle et tante M. A. OUIMET
mes parents adoptifs.

" Ah ! comme la neige a
neigé !"
(Emile Nelligan)

SURPRISE! ce matin la terre est toute blanche !
De fins flocons d'ouate enveloppent les branches
Des vieux sapins rêveurs dont la cime se penche.

"La neige!" disons-nous, attristés et surpris.
Pourtant, depuis deux mois, les arbres rabougris
S'effeuillaient jour par jour sous le ciel morne et gris.

Plus d'un matin, le froid fit tremblotter nos membres
Et mit une buée aux vitres de nos chambres.
"La neige"? disons-nous. Et pourtant, c'est novembre.

Ainsi, dans les réseaux de la vie enlacés
Et dans la folle ardeur des espoirs caressés
Nous oublions parfois ceux qui nous ont bercés.

Puis, quand pour eux aussi, vient l'hiver de la vie,
Et qu'ils s'arrêtent las de la route suivie,
De la lutte éternelle au devoir asservie,

Etonnés de les voir déjà vieux et tremblants,
Nous nous sentons au coeur un regret accablant
Quand neigent sur leurs fronts les premiers cheveux blancs!

Evocation

O divine nature, ô ma sainte maîtresse !
Accueille-moi, tremblant, dans tes deux bras tendus !
Que je me pâme enfin sous tes chaudes caresses
Et que mon âme meure en baisers éperdus !

Et, pour t'appartenir, ô déesse éternelle,
Pour river à jamais la chaîne qui me tient
Et m'attache à tes pas comme l'amant fidèle,
Pour que mon chant, ma vie et mes rêves soient tiens,

Fais que mon âme lasse, errante, désolée,
Revive transformée en un chêne géant,
Un chêne magnifique au bord d'une vallée,
Défiant la tempête et l'abîme béant.

Je sentirai monter en moi-même, ô nature !
Ta sève frémissante en flots précipités,
Et, fier, je dresserai ma hautaine stature
Comme un hymne d'amour à ta sainte beauté.

Ma voix dira ta gloire à qui saura l'entendre
Dans les pâleurs de l'aube et l'or blond des midis,
Dans le pourpre des soirs et l'air bleu des nuits tendres,
Puis, quand viendra les jours de l'ouragan maudit,

Etant plus grand, plus fort, je défendrai mes frères ;
Et, comprenant leur âme et sentant leur douleur,
Je dresserai mon front vers les cieux en colère,
Implorant leur pardon par pitié pour les fleurs.

Je serai le bon chêne où chantera la brise,
Le chêne plein de nids, d'oiseaux et de chansons,
Le chêne, asile sûr, quand le soir agonise
Et que monte la nuit, semeuse de frissons...

Quand le soleil mourra dans son apothéose,
Jetant des reflets d'or sur l'horizon nacré,
J'aurai des chants très doux pour consoler les roses
Et leur donner l'espoir dans le Réveil sacré...

Sous mon ombre viendront, par les soirs de tendresse,
Des couples de rêveurs amoureux et craintifs.
J'entendrai leurs serments, leurs mots pleins de caresses,
Et leurs lèvres se joindre en des baisers furtifs.

Et pour sentir encor la divine torture
Du rêve et de l'amour me déchirer le coeur,
Je laisserai graver dans mon écorce dure
Les noms entrelacés des amoureux vainqueurs.

Je serai le bon chêne; et mes feuilles tendues
Au ciel comme des mains, des centaines de mains,
Porteront vers l'azur et par delà les nues
Le douloureux appel de mes frères humains.

Puis, quand viendra pour moi le soir où l'on succombe,
Battu par la tempête ou broyé par le vent,
Je demande le sol où j'ai chanté, pour tombe,
Mais, que l'on jette au feu mon feuillage mouvant.

Fumée aérienne et légère, mon âme
Libre enfin, montera vers l'espace éthéré,
Emportée à jamais sur des ailes de flamme
Vers l'éternel Bonheur que j'avais espéré !

Minuit

Lentement minuit sonne au clocher de St-Pierre ;
Chaque note, en pleurant le long des murs de pierre,
Tremble ainsi qu'une larme au bord d'une paupière
Et meurt, sanglot perdu, dans l'ombre de la nuit.
Dans l'infini du ciel, blanche, la lune luit
Sur la ville qui dort... Les plaintes et les bruits,
Les appels douloureux comme les cris de fêtes,
Soupirs des coeurs heureux, des âmes inquiètes,
Des rêveurs, des souffrants qu'au loin l'écho répète,
Montent du fond de l'ombre en grondante rumeur.
Car le vent réunit dans la même clameur
Le cri de ce qui chante au cri de ce qui meurt !
Comme une voix perdue au fond de la tourmente
Rumeur qui chantes, ris, soupires, te lamentes
A chaque instant plus triste, oh! si triste et si lente !
Je t'écoute ce soir.....

II

EN ATTENDANT L'AMOUR

Je sens qu'elle est tout pres, et qu'elle va venir
Celle dont l'âme tendre est faite pour la mienne
Et qui doit m'alléger de ma tristesse ancienne,
Celle par qui j'espère encore en l'avenir.

(*Alphonse Desilets*)

Il est des soirs

IL est des soirs de juin, languissants et limpides
Où mes vieux rêves morts reviennent me charmer.
Ils passent, farandoles, en leurs courses rapides !

Et mon amour soudain semble se ranimer
De les voir s'éveiller dans ma pauvre âme vide.....
Il est des soirs de juin où je voudrais aimer.

⚜

Les bulles de savon

AIMER les bulles de savon
Ce n'est plus, certes! de mon âge !
Mais quand j'étais petit garçon,
On m'en soufflait.... quand j'étais sage.

On me disait cent fois en vain :
"Bébé, ne touche pas aux bulles !"
Je voulais tenir dans ma main
Rose, les ballons minuscules !

Aimer les bulles de savon,
Hélas! c'est encor de mon âge !
Les bulles ont changé de nom
Sans que je devienne plus sage !

L'amour, la vie et l'idéal
Ont fait naître en moi plus d'un rêve.
Et mon coeur sent grandir son mal
A chaque bulle qui se crève !

Si vous voulez chanter

" Si vous voulez chanter il faut
croire d'abord."
(Eugène Manuel)

SI vous voulez chanter, il faut aimer d'abord ;
Aimer le ciel d'azur où se perdent nos rêves.
Aimer la mer immense aux flots battant les grèves,
Aimer le vent qui berce au loin les moissons d'or.

Si vous voulez chanter, il faut aimer d'abord
Tout ce que Dieu créa pour embellir la vie ;
La terre généreuse à nos soins asservie
Qui sait donner le pain à qui sème l'effort.

Si vous voulez chanter, il faut pleurer d'abord,
Oui, sachez-le poète, on pleure quand on aime !
Les larmes, voyez-vous, sont la note suprême
Qui traduit tout l'amour en un sublime essor !

Amours de vingt ans

OH ! les amours de nos vingt ans
Combien naïves et futiles !
Le coeur alors est plus ardent
Hélas ! aussi bien plus fragile.

Un sourire, un simple regard
Nous semblent remplis de tendresse;
Un mot murmuré par hasard
Est pour le coeur une promesse.

Et l'on se forge mille espoirs
En songeant à celle qu'on aime ;
On s'en va, rêveur par les soirs,
Le coeur en fête et le front blème !

Si naïves soient ces amours,
L'âme en reste à jamais blessée
Quand un rien brise pour toujours
L'idylle à peine commencée.

Soir

CE soir, il flotte des poèmes
Dans la paix du bois ténébreux :
Echos de lointaines Bohèmes
Où les poètes sont heureux.....

Ce soir, il passe une caresse
Dans le vent qui berce les fleurs ;
Baiser d'ineffable tendresse,
Douce main qui sèche les pleurs....

Ce soir, on entend des voix chères
Dans l'ombre grise des talus ;
Souvenir d'amours éphémères
Et de bonheurs qui ne sont plus.....

Ce soir, celui qui se recueille
Entend, dans la nuit qui descend,
S'agiter avec chaque feuille
L'âme du passé renaissant.

Mendiant d'amour

LE soir, à votre piano
Vous tapotez toute rêveuse
Une romance de Gounod.
Une romance, une berceuse.....

Vous jouez en songeant à lui,
Mais, vous ne savez pas, sans doute,
Qu'à votre porte dans la nuit,
Un autre est là, qui vous écoute.

Et seul, devant vos volets clos,
Longtemps il écoute, en silence
Frissonner les longs trémolos
De votre amoureuse romance.

Le vent en un rythme berceur
Apporte, en caressant sa joue,
Ces notes pleines de douceur
A lui pour qui nulle ne joue !

Ballade devant la lune

LA lune avec son air bonasse,
Dans l'ombre du soir ennuyeux
Me regarde avec de grands yeux
Par-dessus les maisons d'en face.

Sa lumière aux pâleurs d'argent
Sur les gouttières s'effiloche.
Sans avoir un sou dans sa poche,
Voir tant d'argent... c'est enrageant !

"Me croyez-vous d'amour malade
Et loin de vous mourant d'ennui.
Lorsque je chante dans la nuit,
Tel l'Espagnol des sérénades ?"

Je ne puis vous aimer... Regrets !...
Vous êtes blonde, Dame Lune.
Par malheur, moi, c'est une brune
Aux grands yeux noirs que j'aimerais !

Tandis qu'en rêvassant je baîlle,
Sur le toit, un chat rabougri
Profilant son vieux dos maigri
S'avance, la queue en bataille.

Il s'approche à pas de velours
En miaulant un air très tendre;
Ce Don-Juan des chats doit se rendre
A quelque rendez-vous d'amour ! ! !

Ah! tiens! des doigts charmants tapotent
Sur un très lointain piano
Un langoureux andantino
Dont le vent m'apporte les notes.

Petits doigts inconnus, merci !
Car, votre divine musique
Berce mon coeur mélancolique
D'éternel "amoureux transi".

Adieu les chats! Bonsoir la Lune !
La frêle note au ton vainqueur
Câlinement grise mon coeur,
Et puis l'endort dans la nuit brune !

Simples accords

LA lune brille—au firmament—comme un miroir...
Le lac moiré—berce en cadence—une nacelle...
Dans les lointains—pleure un écho—...violoncelle...
La nuit s'endort—en murmurant—dans le ciel noir...

Un jardin d'ombre,—un sentier gris,—dans un beau soir...
Un bruit de feuille,—un cri d'oiseau,—des frissons d'ailes...
Des cheveux blonds,—des regards bleus,—une main frêle...
Un peu d'amour,—un peu de rêve,—un peu d'espoir.

III

AUPRÈS DE L'AIMÉE

"Tu m'appelles ta vie, appelle-moi ton âme."
Ton âme ! mot si vague, et cependant si doux,
Si pur lorsqu'il est dit par des lèvres de femme
A l'amant qui se meurt de tendresse, à genoux.

(*Paul Bourget*)

Ne lisez pas mes vers

NE lisez pas mes vers, vous en ririez peut-être
Et ce rire voilé me briserait le coeur.

Ne lisez pas mes vers, vous souririez peut-être
Et pour moi ce sourire aurait trop de douceur.

Ne lisez pas mes vers, vous m'aimeriez.... peut-être !
Et d'être aimé de vous serait trop de bonheur.

Ne lisez pas mes vers, vous pleureriez peut-être
En sachant le tourment d'une âme de rêveur !

Somewhere a voice

" Dusk, and the shadows falling
O'er land and sea:
Somewhere a voice is calling
Calling for me !

Night. and stars are gleaming
Tender and true :
Dearest ! my heart is dreaming
Dreaming of you ! "

COMME un vain souvenir s'effaçant dans l'oubli
Le jour se meurt là-bas à l'horizon pâli :
C'est l'heure où doucement, doucement, comme en rêve,
Je crois entendre au loin une voix qui s'élève,
Qui m'appelle et qui chante et me parle d'amour,
De bonheur, d'idéal, d'ivresse, de retour.
Et je sens s'éveiller mon âme raffermie :
"Somewhere a voice is calling for me !"

Puis, quand la nuit descend sur la terre et les flots,
La nature bercée aux doux chants des oiseaux
S'endort sous le regard maternel des étoiles
Douces comme des yeux entrevus sous un voile.
Solitaire en la nuit, mon âme rêve à vous :
"Dearest! my heart is dreaming, dreaming of you !"

Reverie d'un soir

VOIS, la lune passe la tête
Dans les nuages vaporeux :
Bonne vieille ! Elle est inquiète
De ce que font les amoureux !

Tant de couples marchant dans l'ombre
Par les sentiers de sable roux
S'égarent dans les recoins sombres
En se murmurant des mots fous !

Le soir s'alanguit de tendresse,
De mots troublants et de baisers.
Laissons-le nous verser l'ivresse,
L'ivresse qui va nous griser.

Viens ! le vent va mêler des roses
Au doux parfum de tes cheveux,
Et nous nous dirons mille choses
Qui finiront par des aveux.

Et tandis que ta tête blonde
Roule sur mon coeur palpitant,
Ecoutons tremblotter, sur l'onde,
La voix des rameurs de l'étang.

Car voici que la bonne lune
Voyant nos lèvres se toucher,
De peur de nous être importune,
Vient un instant de se cacher !

J'aime écouter

J'AIME écouter, le soir, le musique indécise
Des violons pleureurs sous des archets lointains ;
Des flûtes préludant aux rondes des lutins
Sous la lune qui dort dans le ciel qui s'irise.

J'aime l'étrangeté des formes imprécises
Que prennent les objets dans le noir incertain,
Des profils de héros rigides et hautains
Montant la garde au fond d'un vieux vitrail d'église.

J'aime tout ce qui flotte irréel, vaporeux,
Couleur de nuit paisible et de rêve qui passe,
Tout ce qui me fait croire à ce grand pays bleu,

Où nous vivrons un jour, par delà les espaces,
Bercés du même amour et du même bonheur
Qui nous versent ce soir la rêverie au coeur.

Les plus beaux vers

LES plus beaux vers d'amour ne sont pas dans les livres,
Ils vibrent dans les coeurs que la joie a bercés :
Dans l'âme qui s'entr'ouvre à la douceur de vivre
Quand près d'elle, un beau soir, une autre âme a passé.

Oh! ces strophes d'amour, pieuses, enflammées
Que l'on se chante à soi, tout bas, passionnément
Et qu'on n'écrit jamais !...
Toujours inexprimées,
Elles vibrent dans l'âme, et c'est là le tourment !

ENVOI :

Princesse, je ne suis ni poète ni prince.
Pourtant, je sens chanter en moi des vers d'amour,
Pharmacien que le sort condamne pour toujours
A tracer ce seul vers de ma plume qui grince :
"Prendre une cuillérée à thé trois fois par jour !"

Vieille romance

du roman "THELMA"

de Marie Corelli

(Lovest thou me for my beauty's sake ?)
M'aimes-tu pour ma beauté seule ?
Ce n'est pas moi qu'il faut aimer,
C'est le soleil dorant les meules
Dans le crépuscule embaumé.

(Lovest thou me for my youth's sake ?)
Dis, m'aimes-tu pour ma jeunesse ?
Ce n'est pas moi qu'il faut aimer,
C'est l'éternelle et folle ivresse
Du printemps jeune et parfumé.

(Lovest thou me for treasure's sake ?)
Dis, m'aimes-tu pour mes richesses ?
Ce n'est pas moi qu'il faut aimer,
Aime la mer enchanteresse
Où des trésors sont enfermés.

(Lovest thou me for Love's own sake ?)
C'est pour mon âme que tu m'aimes ?
Alors, je veux, aime-moi bien.
Printemps, Soleil, Océan même
N'ont pas un coeur qui vaut le mien !

Eventail

Ce fragile éventail aux fins plis de crépon
Mêle au charme troublant de tes claires prunelles
Tout le charme enivré du lointain ciel nippon.

De ta petite main, si gentille, si frêle,
Agite mollement ce jouet du Japon
En un rythme léger comme un battement d'ailes.

Son doux balancement fait courir un frisson
Dans l'or de tes cheveux et mêle nos pensées
Quand nos deux coeurs heureux vibrent à l'unisson.

Tandis que dans son vent nos chimères bercées
S'envolent au pays du rêve et des chansons,
Revivons un instant nos ivresses passées.

Et que cet éventail, quand tu l'auras fermé
Conserve pour moi seul en ses plis parfumés
Le très doux souvenir de ton souffle embaumé.

Placet

AFIN qu'elle ignore toujours
L'automne, le froid et le givre,
Gardez cette fleur de velours
En les feuillets de votre livre.

Afin que j'ignore toujours
L'ennui, la tristesse de vivre,
Gardez mon âme en votre amour
Comme une fleur dans votre livre.

Le temps d'aimer

J'ENTENDS dire parfois: "Bah! le temps d'aimer passe !
"Le coeur, avec les ans, finit par se fermer.
"Un jour, fatalement, tout ennuie et tout lasse
"Et les anciens bonheurs ne savent plus charmer !"

Mais je reste incrédule à ces sombres présages,
Ma foi! je vivrais bien au moins quelques... cents ans,
Et n'aurai pas atteint, j'en suis sûr, à cet âge,
Où je ne saurais plus t'aimer comme à présent.

Avec les ans, plutôt, le lien se resserre,
L'amour devient plus fort, plus fidèle, plus sûr,
Et nous enlace mieux, de même qu'un lierre
Etreint plus fortement les pierres d'un vieux mur.

Chaque jour me vieillit... Lentement mon front penche.
Je sens toujours en moi le même amour profond.
Et quand, plus tard, j'aurai la chevelure blanche,
Je veux t'aimer autant que sous mes cheveux blonds.

Royauté de poète

J'AI des trésors d'azur, de pourpre, de nuages,
Des pays fortunés sous des soleils d'or pur ;
Les flots d'argent nacrés caressent les rivages
Où mes palais altiers ont des rubis pour murs.

J'ai tout le bleu des flots, tout le vert du feuillage,
Tout l'or mystérieux des rayons du couchant ;
Toutes les fleurs des prés, toutes les fleurs sauvages,
Et le choeur des oiseaux me célèbre en ses chants.

J'ai le velours des nuits, l'or scintillant des astres,
Le parfum des forêts, la caresse des vents,
Et la lune où la mort a semé les désastres
Se repeuple pour toi de mes rêves vivants.

L'univers m'appartient. L'âme de chaque chose
Palpite avec mon âme et subsiste par moi.
Aux accords de mon luth, les oiseaux et les roses,
Les astres et la mer vibrent de mon émoi.

Laisse-moi sur ton front poser le diadème :
Mon Royaume est à toi! Sois la Reine: je t'aime !

Le crépuscule est doux

" C'est le règne du rire amer et de la rage
De se sentir poète et l'objet du mépris ;
De se sentir un cœur et de n'être compris
Que par les clairs de lune et les grands soirs d'orage !"
(*"La romance du vin".—Nelligan*)

LE crépuscule est doux comme un de tes sourires.
Dans l'ombre qui bleuit lentement on dirait
Qu'on entend le refrain d'amour et de délire
D'un poète qui chante au loin dans la forêt.

Ce murmure léger, c'est la voix des bohêmes,
De ces rêveurs, martyrs d'un idéal trop beau,
Morts avant de connaître une âme qui les aime,
Une âme où leur chanson eut trouvé son écho.

Toi, tu sais écouter mon humble cantilène,
Tu comprends qu'un poète est un enfant toujours,
Tu partages ma joie et pleures de ma peine
Et tu me fais chanter en me berçant d'amour.

Viens au jardin plein d'ombre et de tendre mystère
Où nous pourrons rêver doucement seul à seul,
Tandis que dans la nuit, rêveuse et solitaire,
L'Ame des Nelligans pleure dans les tilleuls.

Et comprends maintenant le bonheur que je goûte
Lorsque mon humble chant monte pour te charmer :
Ce n'est pas seulement "le grand soir" qui l'écoute,
Car, tu daignes l'entendre et tu daignes m'aimer.

Vision et impuissance du poète

CE qui me charme en toi, ce qui me fait t'aimer
Mes pauvres vers, jamais ne savent l'exprimer.
En vain, lourd de penser mon front brûlant se penche.
Je soupire, impuissant devant la page blanche...
En rêve, je te vois; je reconnais tes yeux,
Tes gestes, ton sourire et le pli gracieux
De ta lèvre; je vois ta chevelure même
Dont les torsades d'or te font un diadème;

Tes cheveux où mon front s'est caché si souvent
Et dont les purs parfums emportés par le vent
Semblent donner au soir une âme parfumée !....
Je te vois, je te vois, je te vois, Bien-aimée !
Dans tes yeux, aux regards profonds comme la mer.
Dont les reflets tantôt violets, tantôt verts,
Tremblent entre tes cils comme une étrange flamme,
Il me semble entrevoir l'infini de ton âme !
Oh! ton âme, chef-d'oeuvre admirable et divin,
Ton âme que mes vers voudraient chanter, en vain !

Viens rêver dans le soir

VIENS rêver dans le soir près du lac infini.
Viens! l'air est imprégné de parfums, de tendresse.
Les oiseaux en rêvant s'endorment dans leurs nids,
Viens rêver dans le soir doux comme une caresse.

Restons au bord des flots puisque nous sommes las.
Au couchant mordoré meurt la dernière flamme.
Entends-tu cette voix qui murmure tout bas ?
Les fleurs chantent ce soir, et du fond de leur âme
Elles disent ton nom à la forêt, au vent,
Au ruisseau qui s'endort, à la nuit parfumée;
J'ai murmuré ton nom si souvent, si souvent
Que leur voix le redit maintenant, Bien-Aimée !

Au loin, le lac s'apaise et vient très doucement
De ses flots argentés caresser le rivage
Afin de refléter, ne fût-ce qu'un instant,
Pour l'emporter au loin, un peu de ton image.
Pour l'emporter au loin, par delà l'infini,
Par delà l'horizon sans bornes et sans grèves
Vers des pays d'ivresse et de songes bénis
Dont je vois un reflet dans tes chers yeux de rêve !

Pèlerinage

Si tu veux, nous irons faire un pèlerinage
Au coin de verdure, où pour la première fois,
Nous avons regardé le même paysage
Bleuir et s'effacer dans le jour qui décroît.

Te souviens-tu combien le soir était splendide
Et mettait de l'ivresse en nos mots échangés ?
Nous l'admirions ensemble avec des yeux humides,
Tristes de nous sentir à peu près étrangers.

Je marchais près de toi, feignant d'être impassible,
N'osant te regarder ni te prendre la main,
Je me sentais dans l'âme une joie indicible
A goûter ce bonheur pourtant sans lendemain.

Bonheur d'un jour, hélas! c'était la certitude
Qui mettait dans mes yeux des larmes, ce soir-là !
Le lendemain pour moi, c'était la solitude,
Le mal de vivre encor si malheureux, si las !

Oh! j'aurais voulu voir se prolonger sans cesse
Cette heure où nous rêvions dans l'ombre des tilleuls !
Chaque mot me frôlait ainsi qu'une caresse
Tandis que tu parlais doucement pour moi seul.

Immortalité

JE veux graver ton nom dans l'or de mes poèmes
Afin que si, plus tard, mes vers sont parfois lus,
On sache que c'est Toi, chère Muse, que j'aime,
Et qu'on te chante encor, quand je ne serai plus.

Je veux que ma chanson garde un peu de ton âme,
Emprisonnée au fond de mes vers triomphants,
Un peu de ta tendresse, un reflet de la flamme
Dont la douceur me charme en tes regards d'enfant.

Je veux clamer bien haut les vers que tu m'inspires;
Car, vois-tu, de nous deux, le poète, c'est toi.
Je ne fais qu'exprimer les vers que tu soupires,
Et mon âme est un luth qui vibre entre tes doigts.

Je veux chanter l'azur, le soleil et les roses,
L'infini, les flots bleus, l'ombre heureuse, les bois.
Car, c'est un peu de toi qui flotte en chaque chose,
Et le vent frais du soir est doux comme ta voix.

Lorsque le grand Sommeil aura clos nos paupières
Je veux que par mon chant fait des vers les plus purs,
Plus fort que les airains et plus fort que les pierres,
Ton nom se perpétue en les siècles futurs !

IV

LOIN D'ELLE

Novembre

CE soir, il fait triste dehors,
La pluie en pleurs lourdes tombe,
Le vent glacé hurle à la mort
Comme un chien sur une tombe.

La plaintive chanson du vent !
Oh! comme elle rememore
A l'âme qui pleura souvent
Les plus tristes "nevermore".

Sans tressaillir j'entends sa voix
Qui vient gémir à ma porte :
Mon coeur n'est plus comme autrefois,
Ma vieille chanson est morte !

Parfois, elle veut revenir ;
En vain, sa plainte m'implore.
Je ne veux plus me souvenir
Du noir passé, "Nevermore !"

Mais, je veux vivre du présent
Aux minutes parfumées
Au sein du bonheur apaisant
De ton amour, Bien-aimée !

Berçons-nous d'amour aujourd'hui :
Demain, aimons-nous encore !
La vie est courte, le temps fuit.
Plus de chagrins,... "Nevermore !"

Poème étrange

L'AUTOMNE, vieux paysagiste,
Vient de reprendre ses pinceaux ;
C'est un grand peintre fantaisiste
Aimant le brun et le ponceau.

Il aime à peindre, étrange artiste,
De grands ciels gris qui font pleurer.
Son art révèle un pessimiste
Que de grands rêves a leurré.

Aux coeurs attristés voulant plaire
Par le ton gris de ses couleurs
Le vieil artiste avec mystère
Trempe son pinceau dans des pleurs.

L'automne, malheureux poète,
Chante tristement, sans espoir,
Frère des âmes inquiètes
Qui vont, rêveuses, par les soirs.

Il chante le bois qui s'endeuille
Et qui va mourir dans le vent ;
Son âme souffre avec les feuilles
Il pleure avec elles souvent.

Il écrit sur des feuilles mortes
Des vers qu'il jette, irrésolu,
Au vent glacé qui les emporte
Avant que nul ne les ait lus !

Le livre prêté

ENTRE les feuillets de ce livre
Qu'hier je vous avais prêté,
Un doux parfum dont je m'enivre,
Souvenir de vous, est resté.

Je les relis avec ivresse
Depuis que vous les avez lus
Ces vers tout vibrants de jeunesse
Et jamais ils ne m'ont tant plu !

Oubliant les mots sur la page,
Rêveur devant le livre ouvert,
Je crois voir passer votre image
Entre les strophes et les vers.

En le lisant je cherche, (et même
Je crois déjà l'avoir trouvé !)
Quelle page de ce poème
Sut le mieux vous faire rêver.

Là peut-être, pourrais-je lire
Le grand secret mystérieux
Qui fait si doux votre sourire
Et si troublants vos grands yeux bleus !

Dernière sérénade de Pierrot

ECOUTE ma chanson de trouble et de délire :
Pour la dernière fois je suis venu te voir.
Déjà mes doigts raidis se crispent sur ma lyre
Et je vais expirer dans l'air bleui du soir.
Ecoute ma chanson de trouble et de délire !

Ecoute la chanson que chante ma détresse.
Sous mon costume blanc mon âme est toute en deuil.
Pour vivre il me faudrait un mot de ta tendresse,
Et je te le mendie à genoux sur ton seuil.
Ecoute la chanson que chante ma détresse !

Ecoute ma chanson lasse, désespérée.
Ta chambre s'illumine... Oh! mon âme s'émeut.
Sur le mur du jardin, ta fenêtre éclairée
Dessine un carré blond où ton ombre se meut.
Ecoute ma chanson de joie inespérée !

Ecoute ma chanson bien humble, bien mièvre.
Puisque je vais mourir, me permets-tu d'oser
M'incliner sur la pierre en y collant mes lèvres,
Pour que je donne au moins à ton ombre un baiser.
Ecoute ma chanson bien humble, bien mièvre !...

Mauvais rêve

EN rêve, j'ai marché dans la rosée en pleurs
Pour vous cueillir des fleurs, des fleurs, ô bien-aimée !
La brise du matin en était embaumée !...
J'ai tendu la main pour cueillir les fleurs
Des muguets, des lis et même des roses
Mais les fleurs hélas ! les fleurs se sont closes !

J'entrai dans le jardin près de votre maison
Pour vous offrir mes fleurs, mes fleurs ô bien-aimée !
Tout dormait; votre porte était encor fermée !
Pourtant le soleil dorait l'horizon.
Or, dans le ruisseau, j'ai jeté mes roses
Et m'en suis allé vers les bois, morose.

Puis, reprenant mon luth, je modulais encor
Un dernier chant d'amour pour vous, ô bien-aimée.
Les oiseaux s'éveillaient au loin sous la ramée.
Mais en vain, je pinçais les cordes d'or,
Rien ne chantait plus dans mon âme morte,
Et je suis tombé mort à votre porte.....

Fantaisie dans le genre ancien

" Ci est le rommant de la rose"
(XIIIe siècle)

IL était une fois, au bon temps où les fées,
En robes d'azur clair, et de roses coiffées,
Enchantaient ce pays et les bois d'alentour,
Un pauvre page blond qui se mourait d'amour,
D'amour pour sa Princesse.

Or, un soir, une fée errant dans les bruyères
L'entendit murmurer sa dolente prière...
Des sanglots éperdus faisant vibrer sa voix.
Le pauvre page blond chantait au fond des bois
Pour bercer sa détresse :

"Je t'en prie, exauce mes voeux,
"O fée, ô reine de ces lieux !
"Fais que je devienne la rose
"Aux fins pétales de velours
"Qui, toute heureuse, se repose
"En un divin sommeil d'amour
"Dessus le coeur de ma Princesse !..."

Et sa chanson montait éperdue et tremblante,
Puis, soudain expira sa pauvre voix vibrante,
Car la fée emportant son âme disparut.
Et, dans le grand soir bleu, le page blond mourut
D'amour pour sa Princesse !

La Princesse au matin fut tout émerveillée
De trouver sur son coeur une rose effeuillée
Et, prodige! la fleur soudain vint déposer
Sur sa lèvre vermeille un amoureux baiser
Plein de douce caresse.

C'était l'âme du page blondin
Mort d'amour au fond du jardin
Qui revenait dans cette rose,
Aux fins pétales de velours,
Et qui pour toujours se repose
En un divin sommeil d'amour
Dessus le coeur de sa Princesse.

Je te pardonne, o vie

J'AI connu bien des soirs où, l'âme inassouvie,
Je me suis trouvé seul en face du néant :
J'ai connu de ces soirs où l'abîme béant
Semblait le but suprême offert à notre vie.

J'ai versé de ces pleurs que l'on cache avec soin
De peur qu'en les voyant d'autres puissent en rire ;
J'ai connu de ces soirs de trouble ou de délire
Où j'aurais voulu fuir bien loin, bien loin, bien loin !

J'ai su la vanité du rêve des poètes
D'atteindre, un jour, enfin le Parfait et le Beau.
Je sais qu'ils sont ailleurs plus loin que le tombeau
Et que seule ici-bas la Douleur est parfaite.

Oui, je sais maintenant.... O douloureux savoir !
Et malgré le dédain, le mépris et le doute,
O vie! il n'est plus rien de toi que je redoute
Car, mon Rêve est de ceux qu'on ne peut décevoir.

Ce ne fut pas en vain que tu semas de peines
La route sombre et dure où s'attardaient mes pas.
Les maux qui m'ont blessé, je ne les maudis pas ;
Quand on a su souffrir, la Douleur n'est point vaine.

Ce qui peut nous grandir, ce n'est pas, je le sais,
Le rêve où se complait la pensée indécise,
C'est celui qu'en luttant, un jour on réalise :
C'est lui qui met la gloire au front qui pâlissait.

Et plus fort, je me dresse, et malgré toi, je chante
Debout dans mon orgueil comme un aigle blessé.
Tes malheurs, tes chagrins ne m'ont point terrassé :
Sois encor, si tu veux, douloureuse et méchante.

Tu m'as donné l'Amour au lieu de me briser...
Et puisqu'enfin, mon âme heureuse et raffermie
Repose pour toujours sur le coeur d'une amie,
Je te pardonne, ô Vie! et t'offre mon baiser !

V

LES SIGNES QU'UN RIEN EFFACE

Lectrice

A Alphonse Desilets
au poète, à l'ami.

DANS la capiteuse tiédeur
De son salon tendu de rose,
Sur un divan elle repose
Dans une pose
De langueur.

Ses cheveux blonds d'un or très pâle,
Rendent son profil plus troublant,
Et, sur sa gorge nue un châle
Très fin fait un nuage blanc.

Lasse, elle tient un livre ouvert
De sa main fuselée et blanche
Je vois ses grands yeux de pervenche,
Doux qui se penchent
Sur tes vers.

Ce sont tes vers, ô mon poète,
Tes vers qui bercent cette enfant,
Et sa petite âme inquiète
Rêve de ton âme un instant....

ENVOI AUX POETES :

Celles vers qui nos bras se tendent
Dans un espoir trop tôt déçu,
Aux doux accords que vos luths rendent
Vous adorent à votre insu !

Les portraits mentent

LES portraits mentent: c'est leur tort
D'éterniser une attitude
Qui fait songer presqu'à la mort
Dont elle a la béatitude.

Les portraits mentent: Ici-bas,
On souffre un peu plus à chaque heure,
Mais les portraits ne changent pas ;
Leur sourire étrange demeure.

Les portraits mentent: mais, c'est mieux !
Ils feraient pleurer ceux qu'on aime
S'ils laissaient voir au fond des yeux
La douleur qu'on cache en soi-même.

ENVOI :

Mais toi qui sais lire en mon coeur
Comme tu lirais dans un livre
En voyant ce portrait moqueur,
Tu comprendras plus qu'il ne livre.

Fantaisie

QUAND le coeur s'allège
D'un aveu troublant,
Rêver dans du blanc,
Dans du blanc de neige.

Rêver dans du vert,
Du vert d'espérance,
Quand l'âme s'élance
En l'espace ouvert...

Rêver dans du rose,
Du rose de fleur,
Lorsque, sur son coeur,
Une autre repose...

Rêver dans du gris,
Dans du gris d'automne
Quand le coeur frissonne
Aux bois défleuris.

Quand la vie est brune
Et le coeur frileux,
Rêver dans du bleu,
Dans du bleu de lune.

Rêver dans du noir,
Dans du noir de peine.
Quand on sent la haine
Et son éteignoir.

Seuls, dans notre vie,
Changent les décors !
Rêve, rêve encor,
Ame inassouvie !

La peur du soir

AU soir tombant, j'ai peur des formes imprécises
Que prennent tout à coup mes objets familiers,
D'étranges visions se dressent par milliers
Et tous mes cauchemars soudain se réalisent.

Pour entrer au salon, certes ! je suis trop lâche.
Cette ombre au piano, dites? est-ce Chopin ?
Et ce vase de Chine est-il plein de lutins,
De gnômes grimaçants jouant à cache-cache ?

Puis, l'horloge dressée ainsi qu'un grand cercueil,
Que dit-elle tout bas? "Songez aux heures mortes !"
Et si ma main tremblante allait ouvrir la porte
Un fantôme serait là debout sur le seuil.

Les portraits des aïeux semblent monter la garde
Dans le silence lourd du sombre corridor.
Je les vois s'agiter au fond des cadres d'or.
Voyez! ils ont des yeux, de vrais yeux qui regardent !

A la lune

Il fut un temps, Dame la Lune
Où je faisais des vers, des vers d'amour pour vous ;
Avant que d'adorer des blondes et des brunes
Je vous aimais... à deux genoux !

Je rêvais seul à ma fenêtre
Attendant chaque soir en griffonnant des vers
L'heure tant désirée où vous alliez paraître
Dans la moiteur du ciel d'hiver.

Sur votre mol divan de nues
Vous étiez belle ainsi qu'une reine d'antan,
Et j'adorais en vous cette Femme inconnue
Que l'on voit en rêve à vingt ans.

Votre lumière avec tendresse
Sur mon front doucement descendait se poser.
Et puis, je m'endormais grisé par sa caresse,
Un peu moins triste et moins brisé.

Vous fûtes mon unique amie
Jusqu'au soir de bonheur que je n'oublierai pas
Où Celle qu'attendait mon âme endolorie
Vint me tendre les bras.

Je me souviens du paysage
Où près d'Elle en tremblant je marchais dans le soir,
Vous sembliez sourire à travers le feuillage
Tout là-bas au fond du ciel noir.

Oh! l'heure où les regards trahissent,
Où l'on craint que les mots livrent plus qu'on ne veut !
Heure de rêve où l'âme glisse
De la confidence aux aveux !....

... ...

Je n'ai plus vingt ans, Dame Lune,
Ai-je vieilli pourtant? par vous-même voyez !
En vieil ami, je viens te voir à la nuit brune ;
Dis, laisse-moi te tutoyer !

Puisque ce soir près de l'Aimée,
Je regarde monter ton orbe à l'horizon
Laisse-moi te chanter en strophes enflammées
Un hymne, presqu'une oraison :

Toi qui, tel un grand ostensoir
Soulevé par les mains d'un invisible prêtre,
Sembles en t'élevant dans les vapeurs du soir
Bénir les choses et les êtres.

Oh! louange, louange à toi !
Pour le mystère bleu de ta douce lumière
Qui glisse mollement en argentant les toits
Et vient égayer la chaumière ;

Pour cet ultime rayon bleu
Dont tu viens éclairer le réduit du bohême
Qui s'affaisse en pleurant, sans amie et sans feu,
Sur le dernier vers d'un poème !

Fantaisie

Nuit de n'importe quel mois.

LE POETE :

Je veux chanter, la vie est belle.
Je veux aimer, car j'ai vingt ans.
Une voix très douce m'appelle
Dans l'air attendri du printemps !
Adieu, tous les rêves moroses !
Ce soir, le ciel à la douceur
Des pâles pétales de rose
Et dans l'ombre flotte une odeur
De marjolaine et de cinname.
Le vent caresse mes cheveux
Tendre comme une main de femme.
Je veux chanter. Oh! oui, je veux.....
Mais quelle voix de l'autre monde
Parle à mon coeur rempli d'émoi.
Ah! c'est Dame Raison qui gronde
Fort en colère contre moi !....

LA RAISON :

Ah! ça! te crois-tu donc poète ?
Pourquoi pas même parnassien !
En vain, tu te creuses la tête,
Tu seras toujours pharmacien.
Au lieu de pincer de la lyre
Devant la lune comme un sot,
Fais de l'onguent et des collyres.
Fais des cachets et du sirop !
Prends ton pilon et tes spatules,
Roule des strophes de pilules,
Poète, et me donne un baiser..... !

LE POETE :

... ...
Oh! mon pauvre rêve brisé !

VI

DANS LE GRAND PASSÉ MORT

"Mais les bois ont, ce soir, tant de mélancolie
Que notre cœur s'émeut à son tour et s'oublie
A parler du passé sous le ciel qui s'endort,
Doucement, à mi-voix, comme d'un enfant mort."—

(*Albert Samain*)

Ronde d'automne

TOURNEZ, tournez, les feuilles rousses !
Tournez dans le vent qui vous pousse !
Tournez, tournez, les feuilles rousses !

Avec un bruit de parchemin,
En farandole, en sarabande,
En tourbillons, en folles bandes.
Tournez, tournez sur le chemin !

Avant que la neige, demain,
Bien fine et bien blanche, la neige
Neige en mon coeur qui s'allège
Tournez, tournez sur le chemin !

Feuilles de saule ou de jasmin,
Que chacune de vous emporte
Mes anciens rêves, feuilles mortes !
Tournez, tournez sur mes chemins !

Et crispée ainsi qu'une main,
Chacune au détour de la rue
Lorsque vous serez disparues,
D'autres choîront sur mes chemins !

Tombez, tombez, les feuilles rousses !
Tournez dans le vent qui vous pousse !
Tombez, tombez, les feuilles rousses !

Suprêmes désirs

DEVANT le lit tout blanc où je te vois souffrir,
L'âpre goût de la mort m'est venu sur les lèvres.
J'ai, ce soir, une soif ardente de mourir
Et je veux que ton mal me brûle de sa fièvre.

Je veux revoir, encor une fois, dans tes yeux,
Luire la flamme bleue où transparaît ton âme,
Entendre aussi ta voix au son mystérieux
Descendre dans mon coeur comme un divin dictame.

Je veux sentir aussi, quand je m'endormirai,
L'effleurement très doux de tes lèvres pudiques
Glisser sur mon front pâle; et puis, je m'en irai,
Emportant ton baiser comme un saint viatique.

Je veux sentir, encor une fois, tes cheveux
Frissonner sur ma joue, ondes aux blondes vagues,
Et dans l'enivrement de leur parfum, je veux
Expirer en collant mes lèvres sur tes bagues !

Soleil couchant

QUAND le dernier rayon du soleil expirant
Semble un regard humain de tendresse infinie,
On dirait que les bois et les flots murmurants
S'arrêtent pour pleurer devant son agonie.

Le soleil meurt. La nuit, déployant son manteau
Enveloppe la terre en des voiles funèbres
Tandis que de partout, des vallons, des côteaux
Montent de longs soupirs à travers les ténèbres.

L'âme du jour s'exhale en un dernier parfum,
Tous les bois sont muets, toutes les fleurs sont closes.
Le grand silence endort tous les bruits importuns.
On entendrait tomber des pétales de roses.

O soleil toujours jeune, éternellement beau,
Demain, nous reverrons luire ta face blonde.
Demain, celle qui dort en la nuit du tombeau
Va revivre elle aussi, mais dans un autre monde !

Devant les feuilles

"Never more"

ILS ne reviendront plus, les beaux jours d'autrefois,
Les jours ensoleillés, les jours de folle ivresse
Où ton âme d'enfant tressaillait à ma voix
Quand je t'offrais mon coeur, mon coeur et ma jeunesse...

Le long des sentiers gris où nous avons rêvé
Nous ne marcherons plus dans la nuit parfumée :
Notre rêve trop beau se brise inachevé
Puisque déjà tu fuis, ô ma fidèle aimée !...

Je t'avais dit mon âme en des vers pleins d'amour
Et dans tes regards bleus j'avais cru voir la tienne...
Pourquoi faut-il que tout se brise sans retour
Et que pas un instant de ces jours ne revienne ?...

O feuilles! vous naissiez quand s'ouvrirent nos coeurs,
Vous chantiez dans le vent lorsque nous nous aimâmes !
Printemps! tu souriais en nous offrant des fleurs
Roses, muguets et lys, lys moins purs que son âme !

Feuilles! feuilles, témoins de nos premiers baisers,
Vous palpitez encor dans le soir qui s'endeuille,
Mais nos bonheurs, à nous, nos rêves sont brisés !....
... ...
Les Rêves meurent donc plus vite que les feuilles !

Prière

JE vous bénis, mon Dieu, d'avoir créé les roses,
Leur beauté me sourit dans l'azur du matin;
Leur doux parfum me grise en mes rêves moroses,
Quand luit l'heure de pourpre où le soleil s'éteint
Laissant la nuit mauvaise étreindre toute chose
Je vous bénis, mon Dieu, d'avoir crée les roses.

Je vous bénis, mon Dieu, d'avoir fait la souffrance
Dont l'épine acérée a déchiré mon coeur.
Je vous l'offre, brisé, mais plein de repentance;
Le monde n'a pour lui qu'un sourire moqueur,
Mais, vous Maître, Seigneur! soyez plein de clémence,
Je vous bénis, mon Dieu, d'avoir fait ma souffrance.

Je vous bénis, mon Dieu, d'avoir brisé mon rêve,
Puisqu'il est une Vie au delà des tombeaux
Où celle que je pleure est heureuse sans trève,
...Voyez mes yeux en pleurs et mon âme en lambeaux.
Ma chanson étouffée en un sanglot s'achève.
Je vous bénis, mon Dieu, d'avoir brisé mon rêve.

Mes sanglots, O mon Dieu! mes pleurs, je vous les donne
C'est le sang de mon âme, et qu'il coule à jamais,
Si chaque pleur qui coule au pied de votre trône
Doit devenir, au front de celle que j'aimais,
Un diamant de plus dans l'or de sa couronne;
Mes sanglots, O mon Dieu! mes pleurs, je vous les donne.

Nocturne de novembre

ECOUTE dans la nuit silencieuse et moite
Tomber les feuilles d'or des rêves caressés
Et retiens, un instant, aux souvenirs passés,
Le sanglot qui frémit dans ta poitrine étroite.

Comme l'encens qui fume au coeur de l'encensoir
Monte, spirale bleue, aux voûtes de l'église,
Que ta plainte, ô mon coeur, ainsi se subtilise
Et s'exhale en mourant dans la plainte du soir.

Regarde vers le ciel dont la paix te défie
Vers le ciel infini, si noir et si lointain.
Tâche d'y déchiffrer l'énigme du destin,
Mais n'y cherche jamais le mot qui fortifie.

Ecoute autour de toi l'écho d'une rumeur
Douloureuse et plaintive, affolée et sublime,
Qui monte de la nuit comme d'un noir abîme ;
C'est l'univers souffrant qui jette sa clameur.

Et vois ces gestes fous que les ombres grandissent,
Ces gestes forcénés, ces gestes de douleur
De tout ce qui soupire et de tout ce qui meurt ;
Oh! regarde, on dirait des gestes qui maudissent.

Une étoile filante illumine la nuit,
Puis se perd aussitôt dans l'infini livide.
Apprends que nos bonheurs, même les plus splendides
Ne durent guère plus que cet astre qui fuit.

Mais, sois ce fou sublime et ce veilleur tenace,
Qui reste là, debout, à l'heure où tout s'endort,
Pour voir passer au ciel la fugitive d'or,
Afin d'être présent lorsque le bonheur passe.

Aime d'amour ardent celle qui peut mourir ;
Abandonne ton âme aux plus douces chimères,
Grise-toi si tu peux, d'un bonheur éphémère,
Puis, souffre pour la joie intime de souffrir !

Ne fuis pas la douleur, mais fais-en ton amie :
Tu te purifieras à son creuset de fer.
Un jour, tu connaîtras l'orgueil d'avoir souffert ;
Ton âme s'ouvrira, sereine et raffermie....

Finale

Gloire, tu n'aura pas déposé de couronne
Sur mon front que le Rêve a parfois effleuré :
Je n'aurai pas connu les baisers que tu donnes
A ceux dont l'âme chante en des vers admirés.

Mais, j'aurai dit ma peine ou mon bonheur de vivre,
Comme l'oiseau caché loin du monde et du bruit,
Chante sa villanelle au grand soir qui l'enivre,
Et mêle un peu son âme à l'âme de la nuit.

Que m'importe après tout qu'on me raille ou m'acclame
Et qu'en le noir oubli mon livre soit jeté,
Si mes vers ont su mettre un peu de joie en l'âme
De la Femme pour qui je les aurai chantés.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

UNIVERSITY OF
CALIFORNIA

TABLE

PREFACE 1
Liminaire 1

I

SOLITAIRE AU BORD DE LA GREVE

Départ 5
Idéal stoïque 7
Idéal de poète 9
La route de la vie 11
Invocation au printemps 13
Les vieilles maisons 15
Le coffret 17
L'orgue de Barbarie 19
Première neige 23
Evocation 25
Minuit 29

II

EN ATTENDANT L'AMOUR

Il est des soirs 33
Les bulles de savon 35
Si vous voulez chanter 37
Amours de vingt ans 39
Soir 41
Mendiant d'amour 43
Ballade devant la lune 45
Simples accords 49

III

AUPRES DE L'AIMEE

Ne lisez pas mes vers 53
Somewhere a voice 55
Rêverie d'un soir 57
J'aime écouter 59
Les plus beaux vers 61
Vieille romance 63
Eventail 65
Placet 67
Le temps d'aimer 69
Royauté de poète 71

Le crépuscule est doux 73
Vision et impuissance du poète 75
Viens rêver dans le soir 77
Pélerinage 79
Immortalité 81

IV

LOIN D'ELLE

Nevermore 85
Poème étrange 87
Le livre prêté 89
Dernière sérénade de Pierrot 91
Mauvais rêve 93
Fantaisie dans le genre ancien 95
Je te pardonne, ô vie 97

V

LES SIGNES QU'UN RIEN EFFACE

Lectrice 103
Les portraits mentent 105
Fantaisie 107
La peur du soir 109
A la lune 111
Fantaisie 115

VI

DANS LE GRAND PASSE MORT

Ronde d'automne 119
Suprêmes désirs 121
Soleil couchant 123
Devant les feuilles 125
Prière 127
Nocturne de novembre 129
Finale 133

Achevé d'imprimer

le deux juin mil neuf cent vingt deux par la Maison d'Imprimerie et d'Edition

Ernest Tremblay,

146 rue du Pont, à Québec.

BNQ
000 424 731